

ORIENT ET OCCIDENT

Notre civilisation par elle-même est devenue mortelle pour ceux qui ne sont pas nés en elle et pour elle.

KEYSERLING

Nous vivons à une période critique de l'histoire du monde. Ce n'est pas là un cliché banal, une formule vague et quelque peu emphatique. C'est une constatation qui s'impose pour peu qu'on réfléchisse aux incidences formidables que produit dans le monde le drame de la rencontre de l'Occident et de l'Orient.

Ces deux portions de l'humanité avaient longtemps vécu à l'écart l'une de l'autre ; elles s'étaient ignorées complètement, cultivant chacune son idéal propre. Celui de l'Orient est un idéal de sagesse, propice à une quiétude heureuse. Celui de l'Occident a toujours été un idéal de puissance. Visant à dompter les forces de la nature pour les mettre au service de l'homme, il a inventé la science. Celle-ci multiplie les moyens, crée des besoins, excite les appétits, et portant la volonté de puissance à son plus haut degré, fait déborder l'homme d'Occident de son milieu naturel et le lance à la conquête du monde.

L'équilibre fut désormais rompu. L'Occident se rua vers l'Orient de toute l'ardeur de son impérialisme et de toute la force de sa technique, et la prise de contact fut telle que les nations d'Orient ne s'en relevèrent pas pendant longtemps de leur surprise et de leur stupeur.

Cette rencontre eut pu être féconde pour l'humanité, si elle avait eu lieu dans des

conditions moins brutales, par le canal des élites et sur le plan d'une communion des idéaux et des doctrines.

Mais, comme l'a dit Valéry dans une page profonde qu'il faudrait citer toute entière : « Par malheur pour le genre humain, il est dans la nature des choses que les rapports entre les peuples commencent toujours par le contact des individus le moins faits pour rechercher les racines communes et découvrir avant toute chose la correspondance des sensibilités.

« Les peuples se touchent d'abord par leurs hommes les plus durs, les plus avides, ou bien par les plus déterminés à imposer leurs doctrines et à donner sans recevoir, ce qui les distingue des premiers. Les uns et les autres n'ont point l'égalité des échanges pour objet et leur rôle ne consiste pas le moins du monde à respecter le repos, la liberté, les croyances ou les biens d'autrui. Leur énergie, leurs talents, leurs lumières, leur dévouement sont appliqués à créer ou à exploiter l'inégalité. Ils se dépensent, et souvent ils se sacrifient, dans l'entreprise de faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit. Or il faut nécessairement mépriser les gens, parfois sans en avoir le sentiment, — et même avec une bonne conscience, — pour s'employer à les réduire ou à les séduire.

Au commencement est le mépris. Pas de réciprocité plus aisée, ni de plus prompte à établir. »

Il en résulte fatalement, dans les relations établies sous de tels auspices entre les peuples de l'Occident et ceux de l'Orient, un malaise persistant que toutes les bonnes volontés ne sont pas arrivées à dissiper.

Obligée de s'incliner devant la puissance occidentale, la sagesse orientale s'est d'abord repliée sur elle-même. Elle s'est demandée avec angoisse de quel côté se tourner. Doutant parfois d'elle-même, elle est hésitante et perplexe. Résolue enfin à composer avec cette puissance triomphante, elle cherche à en surprendre le secret. Elle voit que ce secret réside dans la science. Tous ses efforts sont désormais tendus vers l'acquisition de cette dernière. Mais elle s'aperçoit bientôt que si la science antique était synonyme de sagesse, la science moderne en est souvent la négation, qu'elle ne tend qu'à instaurer dans le monde le règne de la machine, destructrice de tout idéal et de toute sagesse, et que chaque pas fait dans son acquisition marque pour l'homme un recul dans le domaine des valeurs morales et spirituelles.

Cette incompatibilité entre l'idéal de puissance et l'idéal de sagesse, ainsi que les méfaits d'une « science sans conscience », n'est jamais apparue aussi nettement aux Orientaux que lors de l'immense tuerie dont l'Occident tout entier vient d'être le théâtre.

Si toute la puissance occidentale, avec sa science meurtrière, n'aboutit qu'à cette vaste folie collective, comment les Orientaux peuvent-ils s'empêcher de regretter leur antique sagesse ? Comment peuvent-ils, sans remords, se donner à l'emprise de cette civilisation dont ils n'ont guère vu

jusqu'ici que le côté matériel et mécanique ?

Et pourtant ils y sont bien forcés, tant cette civilisation les enserre chaque jour de sa formidable étreinte.

Comment sortir de cette tragique impasse ?

L'idéal serait de pouvoir réaliser l'entente harmonieuse de l'Occident et de l'Orient, de la science européenne et de la sagesse asiatique.

Déjà en Occident même, de grands esprits attentifs aux lois de l'évolution ont dénoncé les dangers et les lacunes de cette civilisation mécanique qui tend à l'hégémonie du monde. Ils ont montré ce qu'a d'insuffisant une conception purement « quantitative » de la vie et du progrès, et le prix inestimable de toutes les valeurs « qualitatives ». Quelques-uns même se sont tournés vers l'Orient dont ils ont scruté les vieilles philosophies pour leur demander des leçons de sagesse.

Une évolution se dessine en Europe et en Amérique, qui, si elle continue, tend à ramener l'Occident vers une plus juste appréciation des éléments spirituels de la civilisation, et à donner à celle-ci toute sa valeur humaine, laquelle réside dans une synthèse harmonieuse de la matière et de l'esprit.

Mais parallèlement à cette évolution qui vient de s'esquisser seulement dans certaines sphères intellectuelles d'Occident, une autre évolution beaucoup plus accentuée, beaucoup plus rapide, se poursuit en Orient, se précipite suivant un rythme de plus en plus accéléré : l'évolution de toutes les nations asiatiques vers les sciences occidentales, vers cette civilisation mécanique dont l'emprise est devenue si forte qu'elles ne peuvent plus s'en dégager et dont, faute de pénétrer l'essence, elles n'aperçoivent encore que le

côté superficiel et factice. Pendant ce temps, la vieille sagesse orientale s'estompe de plus en plus; elle se meurt, elle s'émiette, et bientôt peut-être ne sera plus qu'un souvenir.

De sorte que quand l'Occident sera prêt à contracter cette alliance spirituelle avec l'Orient, qui doit unir ensemble, comme nous l'avons dit, la science européenne et la sagesse asiatique, celle-ci aura déjà disparu, et l'Occident se trouvera en face d'un Orient à demi-européanisé.

La grande synthèse n'aura pas lieu, faute d'un des deux éléments composants.

Il est vrai que l'Occident, avec son dynamisme créateur, finira bien un jour par élaborer lui-même une sagesse qui répondra mieux à son idéal.

Mais en attendant ?

En attendant, l'Occident, après le choc ormidable dont il vient d'être secoué, se débat dans des difficultés inextricables, raverse une série de crises politiques, économiques, sociales, internationales, qui proviennent justement des excès de cette civilisation « quantitative » ou mécanique dont on a fait le procès.

Et l'Orient, lui, s'engage dans une évolution qui, comme l'a très bien vu le philosophe allemand Keyserling, « si elle se produisait de telle manière que les vieilles formes fussent brisées après que la nouvelle substance est parvenue à maturité, con-

duirait tout droit de l'avant. Mais il n'en est pas ainsi, et pour de bonnes raisons. Afin que ce qui est nouveau puisse se développer, ce qui est ancien doit disparaître lorsque le nouveau n'existe encore qu'à l'état de germe; c'est pourquoi tout progrès extérieur détermine d'abord une régression intérieure, et cela d'autant plus que le développement de la forme a précédé davantage celui de la substance »

C'est exactement la situation dans laquelle nous nous trouvons, état de transition qui changera un jour, il faut bien l'espérer, mais qui ne laisse pas d'être pour le moment bien douloureux et chaotique.

Et ne voit-on pas que cela explique bien des choses, notamment l'évolution de certaines nations asiatiques, et en particulier celle de ce pays d'Annam dont les destinées spirituelles ne doivent pas nous laisser indifférents ?

Préoccupations lointaines, considérations oiseuses, dira-t-on.

Elles ne le sont, croyons-nous, que pour ceux qui n'ont pas l'habitude d'envisager les questions à un point de vue qui les domine et en fait apparaître l'enchaînement et les répercussions profonds.

PHAM QUYNH

L'EUROPE ET L'ASIE

Au moment où les appétits matériels, qui dévorent l'âme européenne et qui trouvent leur expression dans une diplomatie dépourvue de savoir et d'idées, menacent une fois de plus la paix du monde, il importe de dégager avec précision les enseignements historiques et les vérités fondamentales dont dépend l'avenir.

La crise de l'esprit occidental dans ses relations avec les peuples de l'Asie et de l'Afrique est manifeste. La race blanche traverse une de ces crises de conscience qui, à certaines périodes de l'histoire, bouleversent l'ordre de choses établi, ébranle les Gouvernements et les Empires, exaspère les antagonismes de toute sorte que nous voyons, à l'état latent, accompagner, depuis des temps immémoriaux, l'évolution de l'humanité faite pour souffrir,

La science historique est perplexe devant ces phénomènes prodigieux de désagrégation universelle et de décomposition sociale et économique ; elle n'est pas encore arrivée à comprendre le mystère de l'âme humaine qui, dans une folie collective périodique, défait d'une main légère ce qu'elle a mis des siècles d'efforts et de peines à construire.

Le phénomène extraordinaire auquel nous assistons consiste dans le doute qui s'empare des meilleurs esprits de l'Occident à l'égard de la justesse de la cause occidentale dans ses rapports avec les races que nous avons pris la mauvaise habitude de considérer comme du bétail humain propre à être sacrifié à l'autel de l'industrialisme moderne. Pour le plus grand confort de la race blanche, deux tiers de l'humanité furent réduits à l'esclavage économique : la même Bible au nom de laquelle l'égalité de tous les hommes a été proclamée, avec l'aide de laquelle les premiers chrétiens détruisirent l'idole de la civilisation antique, l'Empire romain, le même Evangile sert encore aujourd'hui à justifier, devant l'opinion publique de la chrétienté, l'asservissement de l'humanité non chrétienne.

Il y a plus de cinquante ans que la Science des Religions, abandonnant le

point de vue étroit d'un confessionnalisme théologique, parvint après s'être prolongée avec ardeur dans l'étude des documents originaux des grandes croyances qui divisent l'âme humaine, à la conviction que Bouddha et Mohammed sont les dignes partenaires de Jésus dans l'effort vers l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre. Les divergences accidentelles qui existent entre les Cités de l'Homme historiquement connues, ne doivent pas faire oublier à un esprit impartial que la Cité de Dieu fut l'idéal de tous les grands fondateurs d'édifices spirituels destinés au refuge des âmes désespérées devant le profond mystère de l'Univers. La science des Religions, au nom de laquelle le monde des lettres vient de célébrer le centième anniversaire de Renan et célèbre prochainement le tricentenaire de Pascal, dépasse depuis longtemps l'horizon des missionnaires et des théologiens « vieux style ». Elle embrasse dans son admiration l'œuvre de Bouddha et de Mohammed au même titre que celle de Jésus et rend hommage à la beauté morale de l'Islam et à la philosophie spirituelle qui se dégage des Livres saints les plus purs de l'Inde, avec le même sentiment de reconnaissance qu'au Sermon sur la Montagne.

En dépit de cette vérité scientifique universellement reconnue par toute l'élite intellectuelle de l'humanité humaine, vers l'unité morale de toutes les civilisations, un certain nombre de tendances déplorables continuent d'empêcher les foules ignorantes de l'Occident et de l'Orient de s'entendre. Ces tendances, exclusivement tendues vers le profit, gouvernement, par les appétits les plus vifs, la majeure partie de la Presse, de la Bureaucratie, de la Diplomatie contemporaine, et parviennent même jusqu'à infecter la science, la philosophie et la recherche désintéressée des lois historiques. Le résultat de cet état d'âme se révèle dans toute sa hideur dans la discussion dont la question d'Orient est l'objet en Europe et en Amérique.

Au lieu de reconnaître la nature morale et spirituelle d'un problème mal posé

dépuis des siècles, nous voyons les chefs politiques et religieux de l'Occident persister dans l'erreur qui consiste à confondre l'âme des minorités confessionnelles avec les dividendes qu'il s'agit d'assurer à leurs « protecteurs » rarement désintéressés. Nous voyons des commerçants, incapables de réfléchir, protester contre une politique de justice à l'égard de l'Asie, pour ne pas perdre, même provisoirement, des avantages matériels souvent injustement acquis. La pétition adressée par les fabricants du Lancashire au secrétaire d'Etat de l'India Office, il y a deux ans, en vue de l'abolition des mesures de protection prises par l'Assemblée législative des Indes en faveur de l'industrie indienne qui tient à échapper aux griffes de l'égoïsme commercial étranger, procède du même esprit étroit qui pousse aujourd'hui les fabricants de soieries de Lyon et les Chambres de Commerce de Constantinople à protester contre l'indépendance économique de la Turquie.

Dans les deux cas, il s'agit d'empêcher des nations non-européennes de se développer conformément à leurs propres intérêts, afin que des cercles limités du commerce européen puissent réaliser des profits illégitimes... Un problème de haute portée morale se transforme ainsi en une question de grands profits.

La question d'Orient vient d'entrer dans une phase qui exige une autre vision des choses dont dépend l'avenir des rapports entre l'Europe et l'Asie. Désormais, il s'agit de ne plus jeter les nations civilisées de l'Asie en pâture aux Levantins de toute espèce, aux aventuriers de l'industrialisme, mais de reconnaître à l'Asie les droits légitimes de l'Homme, le Droit des Gens à base d'égalité de traitement. C'est ce qu'exige le Continent asiatique par la voix de son élite, et c'est ce qui fait que toute l'Asie et tout l'Islam sont solidaires de la Turquie d'Angora en lutte contre les appétits matériels de l'Occident et contre la politique des partages si éloquemment flétrie au XIXe siècle par l'historien français Albert Sorel.

La politique du butin est à l'origine de tous les malheurs récents de l'humanité. Si, dans des temps archaïques, le caractère primitif des races déchainées vers les ter-

res fertiles du seul climat doux alors connu explique la lutte sauvage pour les pâturages et habitants qu'on se disputa, il n'y a plus de motif sérieux de refuser une répartition égale et juste entre toutes les nations, des biens de la terre. L'égalité politique et l'égalité économique doivent marcher de pair dans le domaine international afin de pouvoir rétablir l'équilibre des Continents et des Etats.

Les forces historiques qui agitent l'humanité, par leurs dernières conséquences dans le domaine de la politique mondiale, montrent à ceux qui ont des yeux pour voir, comment le bouleversement de l'équilibre se venge contre les fauteurs de troubles et de chaos. L'Empire Russe, l'Empire allemand, l'Empire Habsbourgeois, furent les victimes de leurs propres méthodes de division à l'égard de l'Europe et de l'Asie. L'interdépendance des deux continents est une des vérités volontiers négligées par la science historique et la politique européenne : pourtant, la moindre intuition historique aurait pu prévoir que la question d'Orient finira par renverser tous les termes du problème qu'une fausse conception du rôle de la race blanche empoisonne depuis des siècles.

Aujourd'hui, la question est de savoir s'il existe encore assez de cerveaux européens capables de voir que l'Asie demande impérieusement de pouvoir entrer de plein pied dans le mouvement des idées modernes et qu'il faut faciliter par la coopération intellectuelle, scientifique et économique cette réintégration de l'humanité asiatique dans la famille des nations. En admettant le Japon au Droit des Gens, on n'a fait que commencer un processus qui conduira inévitablement à la revision au point de vue de l'avenir, de tous nos jugements sur la valeur des civilisations non-chrétiennes.

L'Islam, qui est depuis longtemps le plus grand principe ordonnateur des âmes et des sociétés dans une moitié de l'Asie, est secoué par des mouvements vers le progrès et la science. Le discours prononcé par l'Emir d'Afghanistan à la réception du premier ambassadeur britannique à Kaboul, après la conclusion du traité anglo-afghan du mois de novembre 1921, souligna avec intention, la solidarité musulmane en face des convoitises terribles,

mais exprima, avec un accent de sincérité, la nostalgie des nations islamiques vers la science moderne, et le désir d'une alliance anglo-afghane en vue de la renaissance économique de l'Asie centrale.

Mustafa Kémal Pacha tint le même langage amical pour l'Occident, dont il souhaite la coopération scientifique pour le relèvement de l'Asie Mineure.

Dans les deux cas, comme dans le cas de la Chine et des Indes, il ne s'agit pas de finalités anti-européens, ni de pan-islamisme ou de pan-bouddhisme agressif, mais d'un mouvement spirituel, basé sur le sentiment national, sous l'influence de l'enseignement européen, sentiment qui utilise l'Islam et les autres religions de l'Asie comme des forces morales puissantes, susceptibles de servir de levier à l'idée de solidarité et de confraternité entre des races d'origines si diverses.

La beauté profonde du mouvement qui produisit Mustafa Kémal dans le monde musulman et Gandhi dans le monde indien n'a pas encore été comorise par l'Europe. Le triomphateur d'Angora est loin d'être conpné par l'humanité européenne comme le Mahatma des Indes, en dépit de l'identité de leurs aspirations qui ne diffèrent qu'au point de vue des méthodes. Gandhi est en prison, pour quelques articles publiés dans la *Young-India*, en dépit de son opposition de principe contre les méthodes de violence. Mustafa Kémal Pacha parle en maître, ayant appliqué les méthodes stratégiques et les moyens techniques si méprisés par Gandhi. Cependant, leurs aspirations à la dignité nationale et humaine me semblent identiques. L'un, appuyé sur les vertus militaires de sa race, exige l'admission de la Turquie à la famille des peuples indépendants. L'autre, appuyé sur l'idéal abstrait de la philosophie indienne faite de passivité, prêche le nationalisme passif et pacifique. Celui qui combattit l'Europe, avec les moyens de l'Europe, eut raison de l'Europe. Celui qui aida loyalement l'Angleterre durant la guerre et lui permit de mobiliser les Indiens contre la Turquie en 1925, se trouve actuellement en prison comme un vulgaire malfaiteur. Le système qui, par une étrange ironie historique, amena ce résultat, démontre qu'il y a quelque chose de pourri dans les rapports entre l'Europe et l'Asie.

Cette pourriture dans nos idées sur l'Asie et l'Islam provient des préjugés religieux et sociaux qui empoisonnent l'atmosphère entre les deux continents. Ces préjugés résistent même à l'évidence aveuglante de la science et des convenances internationales. Lorsque le prince héritier du Japon rendit visite l'année dernière au roi d'Angleterre et y fut reçu avec tous les honneurs par la famille royale et le Gouvernement, des Anglais et des Anglaises, soi-disant bien élevés, quittèrent une pension de famille à Londres plutôt que de s'asseoir à la même table que le commandant et les officiers du navire de guerre japonais qui avait conduit en Angleterre le prince héritier de la nation asiatique la plus avancée dans la voie du progrès moderne.

Ce refus de donner la main à un Asiatique, de manger avec lui, de considérer un homme, même cultivé, de la race de Bouddha ou de Confucius, comme indigne d'un sportman, même vide au point de vue cérébral mais de race blanche, fit plus de mal que toutes les méthodes économiques réunies à l'aide desquelles l'Europe s'assit sur la nuque des Asiatiques. Le problème moral qui domine les rapports de l'Angleterre avec l'Asie est à la racine de la question d'Orient.

Tout ce qui se passe aux Indes et dans les pays de l'Islam confirme ce diagnostic. Tous les Européens qui eurent la vision exacte du problème furent reçus avec amitié et écoutés avec respect en Orient. La haine qui gronde dans les masses asiatiques n'a jamais empêché l'élite musulmane ou indienne de prêter l'oreille avec attention aux conseils de modération venus de vrais amis de l'Islam ou de l'Asie. Le premier souci de la Délégation égyptienne venue en Europe en 1919 fut de s'adresser à un célèbre jurisconsulte anglais pour se faire conseiller en matière de Droit des Gens. Angora voit avec plaisir tous les hommes des autres nations animés de bonne volonté. Gandhi lui-même est un ancien élève des Universités anglaises qui abandonna une carrière lucrative d'avocat pour se consacrer à son pays. Mohammed Ali, également emprisonné aujourd'hui avec son frère, présenta ses hommages au Pape lors de son voyage en Europe et chercha l'amitié des universitaires européens après avoir attendu vainement qu'une main amicale se tendit vers lui d'Oxford où il avait fait ses études.

Il est difficile d'admettre que tous ces Asiatiques et tous ces Africains soient de simples criminels. . . Il est infiniment plus probable que la bureaucratie anglo-indienne ne comprend rien à la psychologie de l'Islam et de l'Asie; et que la conclusion du célèbre dialogue de l'*Euvi de Nacre*, où Anatole France fait revivre le procureur de Judée se rappelant à peine du grand révolutionnaire et du grand manieur d'idées neuves qui fut crucifié, sur une dénonciation, par les Romains, s'applique à lord Reading. Le vice-roi des Indes, d'origine israélite, débuta par des discours dénotant la bonne volonté d'étudier et d'examiner avec respect le point de vue d'autrui. Il invoqua même la parfaite égalité de sa propre race avec la race anglaise pour démontrer que les Anglo-Sixons rendent justice à d'autres races lorsqu'on leur témoigne de la loyauté. Il convoqua, peu après son arrivée aux Indes, Mahatma Gandhi à Simla dans les termes les plus amicaux, et les cinq ou six dialogues entre le Vice-roi et le Chef spirituel des Indes, furent parmi ce que le grand drame asiatique produisit de plus émouvant.

Pourquoi fallait-il que Gandhi allât en prison plutôt que de s'entendre avec le grand faiseur de compromis juridiques que fut Lord Reading durant toute sa carrière de barrister et de juge suprême? Ce ne sont pas des obstacles accidentels qui firent complètement échouer la tentative du vice-roi actuel de pacifier l'âme indienne par des moyens doux.

Entre la mentalité bureaucratique, dont le vice-roi, inexpérimenté dans les choses de l'Inde, devint bientôt le prisonnier, et la mentalité spirituelle de Gandhi, se dressa toute la carrière de l'éducation pseudo-humanaire de l'Anglais moyen. Les préjugés de race et de religion profondément enracinés dans le caractère de cet Anglais moyen, qui préfère le golf et le cricket au sport des idées, empêchèrent et empêcheront encore longtemps les Anglais de bonne volonté, qui commencent à se faire remarquer, de refaire l'éducation de leur pays dans la question des races.

Etrange tragédie que cette incapacité foncière de l'Anglais moyen de comprendre le problème fondamental de l'Empire britannique. Un hasard extraordinaire, acci-

dentel ou providentiel, réunit dans un organisme formidable les quatre cinquièmes du globe terrestre sous l'égide d'une race impériale. Après deux siècles de formation, l'Empire atteint son apogée au point de vue territorial. Et au moment précis où l'humanité concentre ses meilleures aspirations vers une synthèse des civilisations dans un esprit de confraternité, celui-ci semble se rebeller obstinément contre toute idée neuve de générosité, de compréhension à l'égard de l'Asie, berceau de la grandeur humaine, berceau de la grandeur britannique, berceau de toute grandeur future. La crise de l'Empire britannique et de la civilisation occidentale provient de l'éducation erronée de l'Anglais et de l'Européen moyen. Les racines profondes de tous les malheurs qui menacent l'humanité se trouvent dans la mentalité gladstonienne dont les ramifications s'étendent de Canterbury à Athènes en passant par toute la Chrétienté.

En établissant ce diagnostic avec la méthode inexorable d'un médecin qui ne doit pas cacher la vérité à ses malades sous peine de les condamner à mourir du mal, nous tenons à montrer du doigt la maladie morale qui sévit dans le cœur de l'Europe. Cette presque île du Continent asiatique, dont elle tira jadis toutes ses idées religieuses et philosophiques, et dont elle continua à tirer toutes les matières premières nécessaires à sa vie, méprise l'esprit et les races asiatiques. A l'exception d'une petite élite européenne, le plus grand nombre des hommes de la race blanche ont le cœur pétrifié d'idées préconçues, de préjugés surannés, de jugements mal fondés, de sottises historiques sur l'Asie et l'Islam, sur le rôle des civilisations asiatiques en général. Les universités de l'Occident elles-mêmes négligent trop l'histoire de l'Asie. Dans ces conditions, comment l'Européen moyen, celui qui est appelé à faire des affaires en Asie, ne serait-il pas imbu de ces préjugés et comment pourrait-il renoncer à la préoccupation mesquine de juger les problèmes asiatiques au point de vue des gains et des pertes momentanés en face de ses clients asiatiques?

Le problème est d'ordre moral et spirituel. Voilà pourquoi il importe que l'élite occidentale et l'élite asiatique, dont l'âme est restée pure, se liguent en vue d'une œuvre de longue haleine: celle du

rapprochement intellectuel des deux hémisphères.

Il existe assez de bonnes volontés dont la réunion en un faisceau puissant, fondé sur la Science de l'Occident, sur l'amitié de l'Orient, sur un large sentiment d'humanité sans distinction de race et de croyance, obligerait le monde, par le poids incommensurable d'un esprit entièrement nouveau et tourné vers le bien de l'Asie au lieu de s'accrocher aux misérables profits matériels de l'Europe, de tenir compte des aspirations spirituelles et morales de ces deux tiers de l'humanité que la folie du lucre tient à maintenir dans l'esclavage économique.

Si l'Occident ne déclare pas la guerre sainte aux profiteurs de guerres passées ou futures, au nom d'un idéal nouveau, la crise des Empires et des Etats ne pourra pas être conjurée, et nous assisterons dans l'avenir impuissant à des sacrifices aussi sanglants que ceux qui ont lieu dans le passé.

Comme l'a dit Walter Elliot, membre du Parlement britannique, dans un beau passage de son article publié récemment par la *Nineteenth Century*: « Les puissances victorieuses triomphèrent en 1918 par les armes, mais firent complètement faillite au point de vue spirituel. Au lieu

de combattre par les moyens de la force brutale le puissant mouvement d'idées inspiré du sentiment national, qui secoue le Continent asiatique, opposez des idées neuves aux idées vieilles et vous rajeunirez les rapports moraux de l'Europe et de l'Asie par les moyens de la science et de l'âme ».

Un ancien Gouverneur du Bengale, Lord Ronaldshay, en proposant dans la *Nineteenth Century* un nouveau programme économique aux Indes, ne craint pas de rendre justice aux mobiles d'ordre spirituel qui poussent Gandhi et Das dans leur opposition à l'industrialisme occidental. Mais il fait remarquer que Gandhi lui-même utilise les chemins de fer créés par les Anglais et que son successeur Das continue à apparaître en automobile parmi la foule de ses partisans.

L'Orient n'a jamais refusé de prendre des leçons à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École polytechnique, à Oxford et à Cambridge : ce qu'il refuse, c'est de se laisser exploiter sans vergogne par les profiteurs de l'Occident qui préfèrent, c'est l'essence de leur âme, une livre sterling ou un dollar à l'idée la plus sublime capable d'assurer la paix humaine.

FÉLIX VALYI

